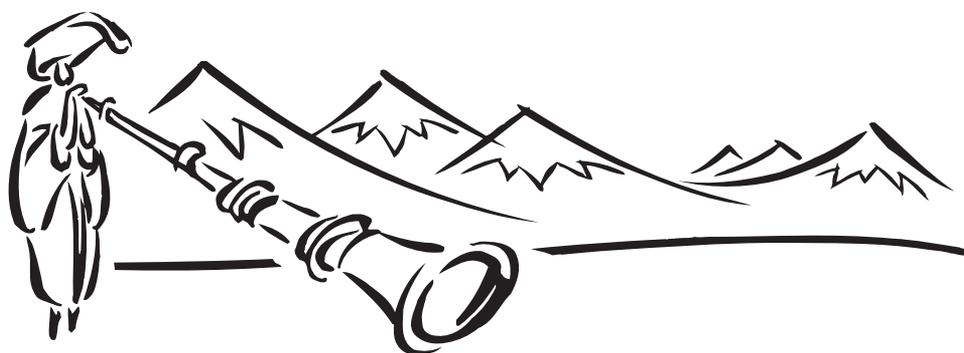


Le bouddhisme : une philosophie et un art de vivre diffusés de l'Inde au Tibet et à l'échelle mondiale grâce à l'art de traduire

Aux VIII^e et IX^e siècles, c'est par la traduction que la pensée bouddhiste a franchi les frontières du Tibet pour y livrer la clé d'or de la lucidité et de la compassion. Cette extraordinaire aventure comportait plus d'un défi, notamment celui de rendre l'intelligence des textes à la lumière d'une authentique pratique contemplative, car elle seule permet d'aller au delà de la lettre qui brouille tout pour faire jaillir la flamme de l'esprit qui illumine.

Par Matthieu Ricard

Le canon bouddhiste fut traduit en tibétain à partir du sanskrit aux VIII^e et IX^e siècles lors d'une remarquable période qui vit l'avènement du bouddhisme au Tibet. C'est alors que le roi Trisong Détsèn (742-797 ?) invita deux éminents maîtres bouddhistes venus de l'Inde. Le premier, l'abbé Shantarakshita, établit au Tibet la lignée monastique et la tradition philosophique du *madhyamika* (la « voie du milieu »). Le deuxième, Padmasambhava, le « Gourou Né-du-Lotus », qui est considéré au Tibet comme le « second bouddha », transmet les enseignements essentiels du bouddhisme et inspira la construction du premier monastère, à Samyé. Durant cet âge d'or du bouddhisme tibétain, de grands érudits venus de l'Inde furent également invités pour former et assister des traducteurs tibétains qui traduisirent des centaines de volumes, au cours d'un demi-siècle. Nombreux furent les traducteurs, notamment Vairocana, le plus fameux d'entre eux, qui se rendirent en Inde, au prix de grandes difficultés, et y passèrent des années pour apprendre le sanskrit et maîtriser les arcanes de la voie bouddhiste. L'enthousiasme et la détermination de ces traducteurs étaient sans limites.



L'histoire raconte que lorsque l'un d'entre eux, Ma Rintchèn Chog, partit pour la première fois vers l'Inde, il avait tellement hâte d'aller aux sources de la connaissance qu'il parcourut les premiers kilomètres au pas de course.

Ces traducteurs possédaient des qualités exceptionnelles : grands érudits, ils avaient également atteint une profonde réalisation spirituelle. Ils étaient ainsi capables de traduire impeccablement non seulement le sens conventionnel, mais aussi le sens ultime des textes les plus complexes. Le roi Trisong Détsèn avait établi des critères draconiens. Pour mériter le titre de *lotsawa* (traducteur de textes bouddhistes), il fallait remplir l'une des trois qualifications énoncées par le roi : dans le meilleur des cas, le traducteur devait avoir atteint l'ultime réalisation spirituelle ; dans le cas intermédiaire, il devait avoir été béni en vision par sa déité tutélaire ; dans le moindre des cas, il devait être parfaitement versé dans les cinq sciences traditionnelles

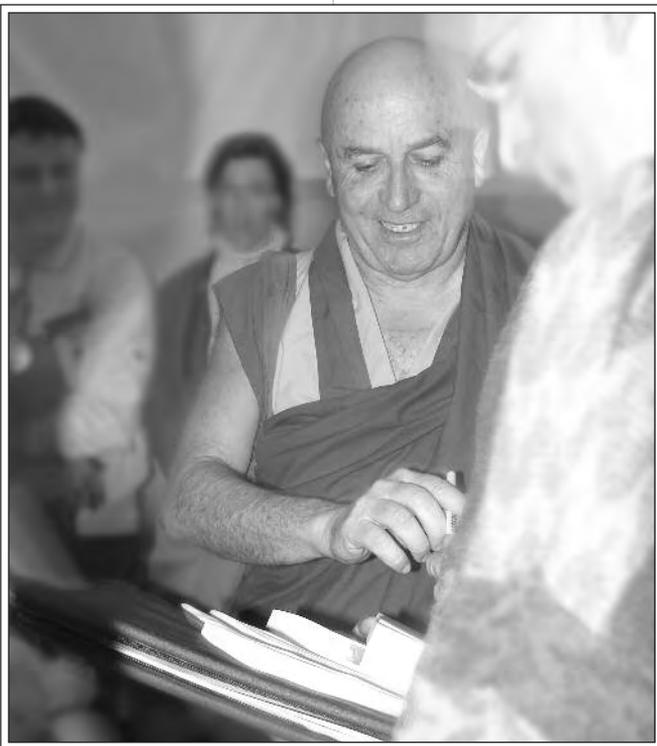
(les langues — incluant la grammaire et la poésie —, la logique, la médecine, les arts manuels et la philosophie bouddhiste). Autant de critères qu'il serait bien difficile de satisfaire de nos jours !

Cette symbiose, unique dans l'histoire, de maîtres spirituels, d'érudits, de traducteurs, tous doués de qualifications exceptionnelles, et d'un souverain décidé à établir le bouddhisme au Pays des neiges, engendra une riche moisson de traductions. Les 103 volumes du *Tripitaka* (*Kanguïour* en tibétain), le canon bouddhiste qui comprend les *soutras* (la collection des sermons du bouddha), le *vinaya* (les règles de la discipline laïque et monastique), et l'*abhidharma* (les diverses catégories de la philosophie de la cosmologie bouddhique), ainsi que les 213 volumes du *Tanguïour*, les commentaires (*shastras*) composés par les exégètes indiens de la pensée bouddhique, furent intégralement traduits du sanskrit. À cela s'ajouta la traduction d'un grand

nombre de textes ésotériques (les tantras) qui constituent l'essence de la pratique contemplative du bouddhisme tibétain.

Cette époque extrêmement féconde est appelée « la première période de traduction ». Elle donna naissance à la tradition dite des « anciens » (*nyingma* en tibétain), la plus ancienne des quatre écoles principales du bouddhisme tibétain.

Deux cents ans plus tard, aux X^e et XI^e siècles, une nouvelle vague de traducteurs tibétains se rendit en Inde pour y rencontrer des maîtres spirituels et en rapporter des textes qui n'étaient pas encore disponibles au Tibet. Ces travaux constituent la « nouvelle période de traduction ». Trois grandes écoles du bouddhisme tibétain en émergèrent : les écoles Kadam, Sakya et Kagyu. Le premier traducteur qui marqua cette nouvelle période fut Lochen Rintchèn Sangpo (958-1055). Il convient de noter qu'à cette époque, le bouddhisme était sur le point de disparaître en Inde et que



la vaste majorité des textes fondateurs avaient été traduits lors de la première période de traduction. Les traducteurs de cette deuxième période avaient la réputation de traduire de façon plus littérale que leurs prédécesseurs de la première période, lesquels étaient réputés pour mettre l'accent sur le sens profond des textes. L'un des traducteurs de cette seconde époque, Ngok Lotsawa Lekpai Shérab (1059 ?), fit d'ailleurs acte d'humilité lorsqu'il se compara aux grands *lotsawas* du IX^e siècle, en proclamant : « Vairocana était comme le soleil, Kawa Paltsèk comme la lune, Rintchèn Sangpo comme l'étoile du matin. Quant à moi, je ne suis qu'un ver luisant. »

Préserver la culture tibétaine

Du XIII^e siècle jusqu'à notre époque, il n'y eut guère que quelques initiatives isolées de traductions de textes. Au XX^e siècle, à la suite de la tragédie subie par le Tibet lors de l'invasion par la Chine communiste, près de 150 000 Tibétains ont trouvé refuge en Inde, au Népal et dans

d'autres pays du monde libre. Leurs efforts, depuis 60 ans, se sont portés vers la préservation de leur culture. Pour ce faire, le gouvernement tibétain en exil a, depuis sa formation, consacré 30 % de son modeste budget à l'éducation. De nombreux monastères et collèges philosophiques ont été reconstruits à l'extérieur du Tibet.

En Inde, grâce en grande partie à l'initiative de Gene Smith, le plus respecté des érudits occidentaux du bouddhisme tibétain, qui dirigea pendant 15 ans le bureau de la Bibliothèque du Congrès des États-Unis d'Amérique à Delhi, près de 10 000 volumes de textes tibétains, dont certains n'existaient plus qu'en un seul exemplaire, furent réimprimés en Inde et distribués dans les monastères et dans des bibliothèques universitaires sur les cinq continents. La littérature tibétaine fut ainsi sauvegardée.

De nos jours, alors que le Tibet devient de plus en plus sinisé et que la communauté tibétaine en exil s'est trouvée exposée au monde moderne, un mouvement de traduction en tibétain d'écrits occidentaux (philosophiques, politiques, roma-

nesques et poétiques) a pris son essor. Simultanément, à l'Institut des Hautes Études Tibétaines de Sarnath, près de Bénarès en Inde, quelques textes sanskrits d'importance majeure, inconnus au Tibet, furent traduits en tibétain. Ce fut le cas notamment d'un texte fondamental lié au tantra de la Roue du Temps (Kalachakra).

Mais c'est principalement vers les langues occidentales que les efforts de traduction de textes tibétains ont été effectués au XX^e siècle et au début du XXI^e. Plusieurs centaines de textes fondateurs, de commentaires indispensables à la compréhension de la philosophie bouddhiste, et d'enseignements sur les aspects les plus profonds de la vie contemplative ont été traduits par des traducteurs occidentaux. Nombre de ces derniers ont passé une grande partie de leur vie en Asie, en Inde, au Népal et au Bhoutan, auprès de maîtres spirituels tibétains authentiques, qui avaient été formés au Tibet avant l'invasion chinoise de 1959.

Cette combinaison unique de maîtres qualifiés et d'étudiants assidus a permis d'accomplir des traductions de qualité. Certes, il est impossible de comparer ces traducteurs contemporains aux grands *lotsawas* de l'époque, car il leur serait difficile de satisfaire les critères définis par le roi Trisong Détsèn. Néanmoins, ces traductions sont effectuées dans les meilleures conditions permises par la situation actuelle.

Consulter les maîtres

Selon mon expérience personnelle, après 40 ans passés dans l'Himalaya, dont un certain nombre consacrés à la traduction, je ne saurais envisager de traduire un texte complexe sans pouvoir poser de multiples questions à des maîtres tibétains dépositaires de la tradition vivante. Cela est d'autant plus vrai lorsque les textes en question concernent la vie contemplative. Dans ce cas, on trouve fréquemment des mots et des expressions dont le sens ne peut être saisi qu'à la lumière d'une expérience méditative personnelle. Certains mots qui réfèrent à la

pratique de la méditation n'ont souvent aucun sens littéral et ne fournissent que des indications — prenant parfois la forme d'onomatopées — qui représentent de façon subtile divers états méditatifs, à la façon d'un doigt pointé vers la lune. On comprend qu'ils ne peuvent être compris et traduits qu'à la lumière d'explications provenant d'enseignants authentiques. L'expression *zang-thalé*, par exemple, indique un état de lucidité, transparent et sans limites. L'explication de ce terme, reçue oralement d'un maître tibétain, est *zang kha ma thal du 'byung. Zang kha ma*, « la condition naturelle », réfère à la simplicité inaltérée de la nature primordiale de l'esprit (*ma bcos pa'i gdod ma'i gnas lugs*). Tandis que *thal du 'byung*, « pulvérisé », réfère à l'annihilation de l'illusion et des pensées distordues (*'khrul pa'i mam rtog*). Tenter de traduire littéralement une telle expression peut aboutir à des non-sens qui sont parfois cocasses. Ce fut le cas, par exemple, d'un lettré occidental, qui confronté à ce terme, tenta de traduire les deux syllabes *zang* et *thalé* de ce mot d'après le sens qu'elles ont dans le vocabulaire courant, et aboutit à la traduction « plat de cuivre » !

La nécessité de recourir aux explications d'enseignants qualifiés et de s'être soi-même plongé, en tant que traducteur, dans la philosophie et la pratique contemplatives, est évidente lorsque l'on a affaire à des mots qui prennent des sens très différents suivant le contexte philosophique. Le mot *rigpa*, par exemple, signifie « intelligence » dans le langage courant, et il désigne un raisonnement dans les textes de logique ; tandis que dans les textes contemplatifs de la tradition *nyingma*, il désigne un état de lucidité vaste et ouvert, invulnérable aux circonstances extérieures.

En bref, la traduction de la littérature tibétaine demande une fréquentation assidue des textes, une bonne connaissance de la langue parlée, y compris celle des principaux dialectes, un minimum de pratique contemplative et, avant tout, l'accès à des représentants qualifiés d'une tradition authentique qui, fort heureusement, est encore vivante.